

Amoureux, gare l'omelette !

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **43 (1905)**

Heft 16

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-202208>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le temps d'autrefois.*(Journal de Lausanne, 19 juillet 1788).*

Ah ! le bon tems, que le tems d'autrefois !
 Quand on voyait les Seigneurs Rois
 Conduire eux-mêmes la charrue
 Et travailler à la moisson
 Quand la saison
 Était venue.

Faisant œuvre de leurs dix doigts,
 On voyait Princesses et Reines,
 De leurs brebis tondre ou filer les laines.
 Ah ! le bon tems, que le tems d'autrefois !

Préparé de la main de sa grosse maîtresse,
 On savourait le lait et de chèvre et d'ânesse
 Dans la cueillère et l'écuëlle de bois.
 Ah ! le bon tems que le tems d'autrefois !

On ne connaissait ni le code,
 Ni l'étiquette, ni la mode,
 Ni les habits de chaque mois.

Ah ! le bon tems, que le tems d'autrefois !

On n'avait point de Comédie,
 Point de Vauxhall, de Kanelagh,
 D'Ombres Chinoises, d'Opéra ;
 Point de Concerts, d'Académie,
 Point de Comédiens de Bois.

Ah ! le bon tems, que le tems d'autrefois !

(Vous allez, peut-être, me dire,
 Qu' alors on devait s'ennuyer,
 Qu'il fallait dormir ou bâiller ;
 Détrompez-vous, on ne savait pas lire.)

Les maris étaient moins galants...
 Les femmes étaient moins coquettes ;
 Les filles, à près de seize ans,
 Étaient encore innocentes, discrètes ;
 Elles n'allaient jamais au bois.

Ah ! le bon tems, que le tems d'autrefois !

Toujours fraîche, toujours féconde,
 Par de-là soixante printemps,
 Une femme avait des enfants ;
 Il est beau de peupler le monde.

De nos jours un seul fils ; et souvent à sept mois !

Ah ! le bon tems, que le tems d'autrefois.

Communiqué par PIERRE D'ANTAN.

Oh, la guerre ! — Deux soldats visitent un musée. Ils s'arrêtent longuement devant le buste d'un général.

— Hein, mon vieux, faut-y que ce soit pas rigolo, la guerre, pour charcuter un brave général à ce point.

— Eh ben oui, tout de même ; plus de jambes..., plus de bras !

Amoureux, gare l'omelette !

C'est après-demain le lundi de Pâques, la fête des œufs. Il existe, à ce sujet, une jolie légende originaire du pays bressan.

Un jour, à Bourg en Bresse, arriva Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas. Elle séjourna quelque temps au château de Brou.

Marguerite était très grande, ce qui ne l'empêchait pas d'être aussi très jolie. Les gentils hommes la saluaient comme une reine et les paysans comme une fée.

Le lundi de Pâques, il y eut à Bourg assemblée et jeux de toute espèce. Les vieux tiraient de l'arc, et la cible était un tonneau plein. Quand une flèche perçait la barrique, l'archer avait le droit de boire au tonneau « jusqu'à merci » ; les autres venaient après.

Les jeunes gens et les jeunes filles s'amusaient de leur côté.

A doncques les fillettes,
 Fiancés et joveux,
 Commençaient les rondeaux,
 Quand venaient les musettes.

Entourée des châtelaines du voisinage, Marguerite assistait à la fête.

Une centaine d'œufs étaient éparpillés sur le sable ; deux garçons et deux fillettes devaient exécuter, en se tenant par la main, une

danse du pays. C'était la coutume... Si les jeunes gens dansaient sans casser les œufs, ils étaient fiancés ; la volonté même de leurs parents ne pouvait s'opposer à leur union. On renouvelait trois fois l'épreuve et les éclats de rire raillaient les maladroits.

Marguerite prenait grand plaisir à ce spectacle, nouveau pour elle. Soudain, on entendit le son du cor et presque aussitôt apparut, en magnifique équipage, le duc de Savoie, Philibert-le-Beau.

Le jeune homme mit pied à terre, fléchit le genou devant la châtelaine et demanda l'hospitalité.

Après quoi la fête reprit avec plus de gaieté encore et plus d'entrain.

— Je veux danser aussi, dit Marguerite, et Philibert lui proposa d'être son cavalier.

— Autriche et Savoie ! criait la foule.

Les deux jeunes gens, tout à la joie de leur rencontre fortuite, ne songeaient ni à leur noblesse, ni à leur maison : ils étaient absorbés par la crainte de casser les œufs.

Bah ! Le sort les favorisa comme les premiers amoureux venus. La danse fut heureuse et Marguerite, rouge de plaisir, mettait sa main dans celle de Philibert :

— Adoptons la coutume de Bresse, dit-elle.

Ils se fiancèrent et les poètes du pays chantèrent le refrain :

Beaux époux de noble lignée.

Oh ! oui. — Il faut avoir bien mauvaise opinion de soi, pour ne pas vouloir paraître tel qu'on est.

L'opposition. — Madame entend parler politique et demande à son mari : Qu'est-ce que c'est donc que ce parti de l'opposition ?

— C'est toi, ma chère... dans le ménage.

Une foire.

Pour une foire, c'est une foire, que celle qui se tient en ce moment à Leipzig. Elle a lieu deux fois par an, à Pâques et à la Saint-Michel, et dure un mois.

La ville se transforme comme par enchantement et prend une physionomie pleine d'originalité et de mouvement. Des baraques viennent par centaines le long des rues ; des marchands forains s'emparent de toutes les portes cochères ; des fabricants de la montagne prennent possession de la voie publique ; des saltimbanques établissent leurs tréteaux. Soixante mille étrangers, partis de tous les coins de l'Europe et du fond de l'Amérique elle-même, font tout à coup irruption dans la ville. Si les rues de Leipzig sont littéralement transformées à l'époque des grandes foires de Pâques et de Saint-Michel, il en est de même dans la vie intérieure des familles.

Les appartements sont devenus des succursales des hôtels ; père et mère, enfants et arrière-parents couchent ensemble, pêle-mêle, dans le salon, quelquefois même dans la cuisine ; enfin, n'importe où ! Des ballots de marchandises encombrant l'antichambre, les corridors, et jusqu'aux escaliers. Bref, le Leipzig-kois ne s'appartient plus du jour où arrive l'étranger ; il s'efface, disparaît, pour la modeste somme de 30, 40, 50 ou 100 thalers ! Nous ne parlons ici que du petit bourgeois de Leipzig, car pour le Leipzig-kois, riche marchand, il ne change pas ses habitudes pour si peu ; il ne s'aperçoit de la foire que dans son comptoir.

Les industries les plus diverses se donnent rendez-vous à la foire de Leipzig et y vivent le plus fraternellement du monde, côte à côte. Les peaux, les draps et les cuirs, les trois principaux articles du marché, occupent à eux seuls

trois quartiers de la ville. Le commerce de l'horlogerie tient une autre rue. Le reste se case un peu partout, au gré de la municipalité ou de MM. les entrepreneurs de la construction des baraques.

Pâquies.

L'è dèman Pâquie, à cein que dit l'ermana. L'è bouibos sè redzoiant tot pillein de lo vèrè arrevà, cà lài a gran tein que l'atteindant. Et no, quand on'ira dzouvenno, vo rappela-vo assebin quemet on s'empacheintave que fusse quie. Lo matin, ào selào lèveint, on ètai dza de poeinte po tieindre noutrè z'ào que la mère no z'avai bailli. On lè fourrève dein on caquelon, et, quand l'étant couet, on vessève l'idie po remettre on bocon de tieintere qu'on atselève vè lè boutequans. L'ètai onn'affère quemet de la pufetta que faillai mèclià avoué onna gotta d'idie ; et pu on lè laissive tant qu' à qu'on aussè compté du ion à dou ceints. Adan on lè saillessai, on lè panève avoué onna couenna de lard, mimameint on bourrelion, et pu on lè portève dein 'na fremelhira, de cliau groche fremi, vo séde, que sè proménavant dessus, et que lài fasant dâi galé seindà, dâi tserraire, dâi riò, dâi lé, qu'on arâi djurâ la carta de la Suisse. Ein aprî quinte lutsèhye ! on tè rebatève cliau z'ào à cli que porrà lè tsampa lo pllie llein, quaranta pî de hiaut. Quand ein avâi ion que tsesive dessus onna pierre ào bin onna cailla de vè on bocon dura, faillai vèrè lè z'eimbarde que fasâi : lo dzauno, lo bllian, tot cein sè corressâi aprî quemet lè melion quand on lè fâ chàota à la pudra. L'è cein que fasâi rire lè dzein que guegnivant !

Quand on lè z'avai prâo accoulli via, on croquève avoué lè camerardo. Po quemieinci faillai cheintre iò l'ire lo défaut po fière bet contre bet, et pu tiu contre tiu. Dâi coup, on rusève, on tegnâi l'ào dein la man avoué lo padozo et lo lèise-potse. et à la vi que l'autrè fiesâi, on fasâi caluzi lo dà su son ào po lè préservâ. la nelhie ein amont et clii dau camerardo sè trossève rà.

Dâi z'auto coups on pregnâi, po croquâ, on ào de bou bin adrà tiènt, mà faillai sè sauva se on sè maufiève dau tor, cein quei gâ ! L'è veré qu'assebin l'ètai 'na brouillèri.

Dâi z'auto iâdzo, on einnitàve on mâi doureint on ào dein dau fèrè et quand lo dedein ire bin pourri, la couquelhie vegnâi asse dura qu'on ècouelletta à café ; on pouève croquâ sein rein risquâ. Tot parâi, à force fière, l'arrevève que sè trossève et pè lo pertè dzinclève 'na caïeneri asse dzauna que dau frelin que fasâi on chet-mau de la mètsance. On sè fasâi adan dere dâi noms, dâi « caïon, maulhonnoiti, chet-mau » et dâi dhizanna d'auto po rire.

Et lo tantoût : quinte venaignette ! mè z'amis de Mordze ! quin pucheints saladiers on t'eintsatalève. Tsacon sa dozanna d'ào. On lè tsapliève ein finne ruve quemet po frecassî lè truffie, et pu on cein verève bin adrà avoué de l'oulio, dau venaignro, dâo trà z'ugnons. L'è cein qu'ètai dâo fameux ! et que vo cotève lè coûte : on avâi omète lo thorax garni et on pouève restâ tant qu'âi dhi z'haòre lo leindèman sein rein revère. Jamé ne vo pèsève su l'estoma ; nâ pas ora lè dzein l'ant tant croûie que rein que onna veingtanna de truffie boulaite, cein lau fâ mau. Faillai no vèrè ! Quin corps on fasâi !

Lâi a oquie que m'a adî contrareyi, l'è que Pâquie ne sâi pas adî lo mimo dzo ti lè z'an, na pas dâi iâdzo ào mâi de mà, dâi z'auto coup ào mâi d'avri, dinse on ne sâ jamé ào justo quand l'è. Noutron fretâ, que l'è on tot malin (l'a ion de sè cousins que l'a risquâ d'eintrâ à l'ècoula normâla), m'a espliéquâ que Pâquie l'è ào quemieincement dâo sailli po cein que, se l'ire ào mâi de janvier sarâi trào proutse de tsalande et dau boun'an ; ein fè-